

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

XIII — M. LE MAIRE DU TRÉPORT

(Suite)

Le maire foudroya du regard le vieux marin qui lui coupait le bel effet qu'il était en train de préparer ; mais Karadenc se souciait bien du maire. Il s'était précipité vers Gilbert, lui avait pris les mains et les baisait en pleurant, et il bégayait :

— Oui, c'est vous ! c'est bien vous !... Je l'ai deviné à Cherbourg la première fois où je vous ai vu... Ah ! quel jour ! Quel beau jour pour moi !

Puis il se jetait à genoux :

Pardonnez-moi ! Là, tout de suite, je vous en supplie, dites-moi que vous me pardonnez !...

— Vous pardonner ? Quoi ? murmura Gilbert d'une voix étranglée. Mais je ne comprends pas, mon ami !

C'est vrai ! Je suis une brute, je ne m'explique pas... Enfin, M. le curé va vous raconter toutes ces choses en détail !... Mais c'est moi, moi qui vous ai mené ici, qui vous ai abandonné dans ce casino... Ah ! ça été le malheur de ma vie... Et c'est M. Morel qui vous voit ! Ah ! je m'en suis bien douté, le lendemain, sur la route de Dieppe... Mais c'est fini tous les malheurs, puisque vous voilà retrouvé ! C'est fini !

Et Karadenc se relevant, le visage pleinement heureux au milieu de ses larmes, alla à M. Morel, et les deux hommes se donnèrent d'abord une longue poignée de main, puis tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Ça me fait du bien de vous embrasser, dit Karadenc.

Et ça devait aussi en faire rudement à M. Morel ; oui, il rendait fougueusement son étreinte au vieux loup de mer.

M. Perrin, désolé d'avoir perdu son effet avec les étrangers, se dédommageait en donnant des explications à ses adjoints ; et le premier adjoint, l'homme des comptes de la mairie, parlait déjà de la fameuse somme de deux cent mille francs, qui avait dû faire des petits chez le banquier d'Eu à qui on l'avait confiée.

— Ça aura doublé, pour le moins, tous ces intérêts accumulés ! Il doit y avoir dans les quatre cent mille francs aujourd'hui !

— Certainement, disait le maire.

— On pourrait aller à Eu, immédiatement.

Mme Morel pleurait très doucement, elle étouffait ses sanglots pour que son Gilbert ne la crût pas malheureuse, pour qu'il ne devinât pas qu'en ce moment son sacrifice lui semblait horrible, la déchirait. Avait-elle donc gardé, au fond de l'âme, un grain d'espérance ?... Avait-elle donc désiré que cette famille, si ardemment cherchée, on ne la trouvât pas ?...

Et cependant, elle essayait de sourire, murmurant :

— Mon Gilbert !

Le curé Gardain alla vers elle, et, la couvrant d'un joli geste, qui fut pour elle comme une bénédiction, il dit :

— Soyez certaine, que là-haut, la première mère de votre enfant vous voit et vous remercie.

Elle répondit à voix basse :

— C'est cette pensée qui me donne le courage nécessaire.

Jusqu'alors, Gilbert était demeuré immobile, anéanti, écrasé par ce nom illustre de Trévenec.

Et Roger Gardain ne trouvait pas une parole à lui adresser ; il ne sentait que trop la justesse des craintes de la marquise : ce jeune officier, portant le nom d'honnêtes gens, un nom qu'il avait rendu glorieux par sa bravoure, consentirait-il à l'abandonner pour entrer dans une famille que son véritable père avait si cruellement déshonorée ? Il tremblait à la pensée des questions que Gilbert n'allait pas manquer de lui adresser sur ses parents.

Après un long silence, il demanda d'une voix où grondait des larmes :

— Ainsi, ma première mère, — comme vous le dites si bien, Monsieur le curé ; car celle-ci est et sera toujours ma mère, — enfin celle qui me donna le jour... est morte.

— Oui.

Gilbert hésita un peu ; puis, il prononça avec anxiété :

— Et... mon père ?

— Il est mort aussi.

Malgré tout leur héroïsme, M. et Mme Morel eurent un tressaillement de joie ; d'autres ne pourraient pas les chasser du cœur de leur enfant. Ils ne perdraient leur cher trésor qu'à moitié ; il leur resterait encore une immense part de bonheur.

Gilbert ouvrait la bouche pour une autre question ; mais elle lui semblait si pénible qu'il dit d'abord :

— Comprenez bien, Monsieur le curé, qu'il a fallu des événements très graves pour que mes parents me révèlent que je n'étais pas leur enfant... Si je ne le suis pas par le sang, je le serai toujours par le cœur. Je me suis d'abord refusé à rechercher cette famille qui n'avait pas voulu de moi ; j'ai fini par obéir à mon père, à ma mère, tout en déplorant mon peu de courage à leur résister... Enfin, je suis ici, j'irai jusqu'au bout : Dieu, en vous faisant vous trouver ici le même jour que nous, m'indiqua mon devoir ; je n'ai pas le droit de repousser une famille qui vient enfin à moi... Seulement, je désire, avant tout, savoir si ceux qui furent mes parents vivaient encore lorsqu'on me chassa de ma première famille.

— Ils étaient déjà morts, dit tristement Roger Gardain en baissant la tête.

Gilbert jeta un regard bienheureux vers le ciel. Et il s'écria :

— Mon Dieu ! je vous remercie de toute mon âme.

Puis, à demi rasséréné :

— Que me reste-t-il donc de ma famille, maintenant ?

— Votre grand-mère, la marquise douairière de Trévenec.

— Et c'est aujourd'hui seulement que la marquise de Trévenec se souvient qu'elle a un petit-fils !... Car je crois comprendre que c'est seulement aujourd'hui...

— Oui, mais ne jugez pas votre grand-mère... répliqua vivement Roger Gardain.

Et, avec une hauteur qui arrêta aussitôt le germe de colère qui se levait en Gilbert :

— Les moyens de Dieu sont inconnus ! Ce n'est pas à un marin que je dois apprendre avec quelle résignation nous devons nous incliner devant ses volontés. Vous allez partir avec nous, mon enfant, vous rendre à Trévenec. Votre grand-mère vous attend : à elle appartient le droit de vous révéler les causes de votre abandon !... Venez, mon enfant !

XV. — MARQUIS DE TRÉVENEC

Gilbert était dans des dispositions favorables pour subir l'ascendant du prêtre ; sa volonté secouée par tant d'émotions avait perdu toute force de résistance et se soumettait réellement à la puissance de la voix énergique et si persuasive de Roger Gardain.

D'ailleurs, son père, sa mère lui disaient :

— Va, cher enfant !

Et Karadenc, se glissant près de lui, murmurait avec inquiétude :

— Vous n'allez pas nous refuser ?... Si vous saviez comme elle a du chagrin, comme il lui tarde de vous embrasser ?

Et il ajouta avec une réelle tendresse :

— Il me tarde tant, à moi aussi, de vous tenir un peu dans notre beau pays.

Quelques grosses larmes jaillirent des yeux de Gilbert.

— Puisque vous le voulez tous, murmura-t-il, j'obéirai. Mais...

Il prenait affectueusement Mme Morel par la taille.

— Tu vas m'accompagner, mère ? Toi aussi, père ?

Mme Morel secoua tristement la tête.

— Ah ! Madame, dit Roger Gardain, je vous jure que vous seriez noblement accueillis !

— Je le crois, répondit doucement Mme Morel ; mais plus tard... N'est-ce pas, mon ami ?

Elle ne voulait pas parler trop longuement pour ne pas éclater en sanglots.

— Ta mère a raison, dit M. Morel ; mieux vaut que tu sois seul d'abord ! Nous, nous avons le bonheur de te posséder depuis plus de vingt ans, et ta grand-mère a été si longtemps sevrée de tes baisers... Va ! nous ne serons pas jaloux : tu nous écriras bien vite le bonheur que tu auras eu... Nous n'attendrons à Paris, et tu sais que tu devras y revenir bientôt ?... Et tu n'auras plus alors les cruelles inquiétudes qui te déchiraient ces jours derniers.

Cette allusion si discrète à Vivianne fut, pour Gilbert, la raison capitale. Vivianne devait vivre dans une horrible anxiété, espérant sans cesse des nouvelles de celui qu'elle aimait, une explication à sa conduite insensée.

Quelle joie pourtant, quel orgueil, si, dans quelques jours, il pouvait revenir auprès d'elle, lui dire :

« Votre père avait presque raison de ne pas consentir à m'admettre dans sa famille quand il me croyait de trop modeste naissance. Mais il n'aura plus de motif de me repousser maintenant que je suis le marquis de Trévenec ! »

Enfin, puisque ce nom de Morel ne lui appartenait pas, qu'il ne pouvait le porter que grâce à un mensonge, désormais dévoilé, son devoir ne lui ordonnait-il pas d'accepter simplement son vrai nom, son véritable titre ? On ne choisit pas sa famille en venant dans ce monde ; on doit l'accepter, simple ou illustre, avec ses droits, ses gloires, comme avec ses malheurs : et il sentait bien que de rudes malheurs avaient dû frapper la sienne.

De quel mystère, de quels chagrins avait été entourée sa naissance ?

Ce prêtre ne lui disait-il pas qu'à sa grand-mère seule appartiendrait le droit de lui révéler les causes de son abandon, causes évidemment bien douloureuses ? Mieux valait donc que personne ne fût témoin de ses premières entrevues avec la marquise douairière, que personne ne fût auprès d'eux pour gêner leurs confidences !

Il dit mélancoliquement :

— Rentrez donc à Paris, chers parents, puisque vous croyez, et vous avez sans doute raison, que cela est plus sage. Nous ne serons pas séparés longtemps : Mme la marquise de Trévenec saura d'abord que je vous estime pardessus tout et que je ne consentirai à prendre son nom que si mes chers parents doivent être unis à mon bonheur.

En prononçant ces mots, Gilbert fixait un regard interrogateur sur le curé.

— Ne craignez rien à cet égard, dit Roger Gardain tout joyeux ; si ma vieille amie la marquise de Trévenec a peut-être été trop orgueilleuse jadis, son orgueil est bien brisé maintenant.

— Son orgueil ! murmura douloureusement Gilbert.

— Ah ! Dieu, oui ! fit Sulpice ; mais il ne mettra pas longtemps à repartir quand elle vous aura vu !

Ne perdons plus de temps, dit le prêtre en regardant sa montre. Nous pouvons partir par le train de Dieppe, d'où nous gagnerons le Havre, Caen et Saint-Malo. Et, à Saint-Malo, nous serons chez nous.